

ANNE-SIMONE DUFIEF

DAUDET, L'ART DU CONTE ET *LE NOUVEAU DÉCAMÉRON*

- Pourquoi tes chansons sont-elles si courtes disait-on à l'oiseau... Tu n'as donc pas beaucoup de souffle ?
- J'ai surtout beaucoup de chansons et je voudrai les dire toutes. (Daudet, *Notes* 20)

Donner à lire un nouveau *Décameron* en 1884 ! Une telle gageure ne peut que rencontrer l'incrédulité. Catulle Mendès en est conscient ; comment croire qu'« *en ce siècle sérieux et pratique, non moins revenu des jolies chimères que des hautes illusions, des poètes illustres et de nobles jeunes femmes se soient amusés de renouveler les amusements galants du décaméron florentin ?* » (*Le Nouveau Décaméron* I, 1)¹.

Pastichant Boccace, il insiste sur la dimension sociétale et orale de l'entreprise et il expose les règles du jeu : des Dames, réunies dans un château, écoutent chaque jour dix conteurs. Elles élisent une reine du jour qui adopte un pseudonyme et choisit son roi. L'éditeur ne fait que recueillir les contes qu'il relie en décrivant l'assemblée et l'orateur.

Aucun lecteur n'attacha sans doute de crédit à cette genèse fantaisiste mais elle déboucha sur la parution – échelonnée sur trois ans – de dix volumes, imprimés sur un magnifique papier, ornés de typographies raffinées, publiés chez Dentu². Le chroniqueur littéraire de *Gil Blas* salue « un monument sans précédent dans les lettres contemporaines ainsi qu'un chef-d'œuvre typo-

ANNE-SIMONE DUFIEF – professeur émérite de littérature française à l'Université d'Angers ; adresse de correspondance : Université d'Angers, 4 rue Lavoisier 49000 Angers, France ; courriel : simone.dufief@univ-angers.fr ; ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-7054-9408>.

¹ Les citations tirées des paratextes du *Nouveau Décaméron* sont suivies de la tomaison en chiffres romains et du numéro de page.

² L'éditeur Dentu, spécialisé depuis 1870 dans les Beaux Livres, aimait les artistes. Il a parfois confié à Champfleury les gravures.

graphique » (*Gil Blas*, 14 novembre 1884). Le maître d'œuvre a sollicité des contributeurs venus d'horizons très divers : poètes, romanciers réalistes, chroniqueurs (parfois un peu lestes !) et même des écrivains régionalistes. La plupart, liés aux fantaisistes et aux Parnassiens, sont connus de Daudet qui les fréquente depuis le Second Empire. La première journée réunit, outre Daudet, Théodore de Banville, François Coppée, Guy de Maupassant, Léon Cladel, Maizeroy, Ernest d'Hervilly, Paul Arène et Armand Silvestre. La deuxième journée Goncourt, Charles Monselet, Ludovic Halévy, Léon Cladel, Théodore de Banville, Guy de Maupassant, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Armand Silvestre.

Daudet connaissait Catulle Mendès de longue date ; lorsque ce dernier lança la *Revue fantaisiste* en 1860, il sollicita Daudet qui y publia deux œuvres en 1861, un bref poème « Les Chansons d'un fou »³ et « Les Huit pendues de Barbe-Bleue, moralité »⁴. Chroniqueur au *Figaro* – un journal alors anti-wagnérien –, Daudet prit parti contre le maître de Bayreuth en donnant des strophes parodiques intitulées « Les Dieux à l'hôpital » (*Le Figaro*, 26 mai 1861) où il moque la cacophonie d'un orchestre dont les exécutants méritent d'être internés. Cette variation sur *Le Crépuscule des Dieux* ne pouvait plaire à Catulle Mendès. Mais c'est lorsque Daudet participa au *Parnassiculet contemporain* (1867), qui brocardait les poètes parnassiens, que les relations se tendirent. Catulle y est représenté comme « le poète aux cheveux d'or » qui accueille les participants à « une séance littéraire à l'hôtel du Dragon Bleu » où l'on récite des poésies absconses. Louis-Xavier de Ricard riposte en caricaturant Daudet dans *La Gazette rimée*, du 20 février 1867, en « poète Myosotis », un beau garçon qui a séduit Villemessant. Presque vingt ans après, la hache de guerre était enterrée et Catulle Mendès écrit en 1884 : « Alphonse Daudet, sans méchanceté d'ailleurs, dans des vers écrits en caractères grecs, bouffonnait des poèmes de Leconte de Lisle ou de Louis Menard » (*La Légende* 189).

UN CAUSEUR CHARMEUR

La présence de Daudet dans le *Nouveau Décaméron* est pour nous une évidence tant sa personnalité coïncide avec cette fiction d'une réunion

³ *Revue fantaisiste*, 15 mars 1861, repris avec des variantes sous le titre « L'Italienne » (Daudet, *Œuvres*).

⁴ *Revue fantaisiste*, 1^{er} juin 1861 (repris dans Daudet, *Œuvres*).

d'artistes et de belles écouteuses. Jeune en effet, Daudet s'est fait connaître en récitant ses vers dans les salons. L'écrivain de 1884 n'est plus le débutant du *Petit Chose*, le jeune homme éblouissant que peignit Banville dans les *Camées parisiens* mais il a conservé un grand charme et les témoignages de ses contemporains sont unanimes pour célébrer en lui un des plus brillants causeurs du Paris littéraire (Dufief 78-80).

Le journaliste du *Voltaire* note le 24 mai 1884 : « Il s'exprime peut-être mieux encore qu'il n'écrit. Qui donc a proclamé que la conversation est morte en France ? (...) Il n'avait pas, il n'avait jamais entendu Daudet, ce fabricant de lignes ». Le charme de la conversation de Daudet tient d'un pouvoir magnétique qu'il exerce sur son entourage : « magicien » (*Le Temps*, 4 novembre 1886), « ensorceleur » (*La Justice*, 12 décembre 1885), « causeur étourdissant » (*Le Temps*, 16 janvier 1886), « sa physionomie toute magnétique d'intelligence » (*Le Journal*, 28 novembre 1895), son « exquise conversation », sa voix changeant au gré des personnages et des situations qu'il veut interpréter et que le journaliste s'efforce de rendre en usant de la prétériton :

Et aussi, je renonce à rendre l'accent, les inflexions de la voix, une voix chaude, un creux du Midi, une voix pénétrante, caressante, douce à l'oreille comme une voix de femme, ou pleine d'ironie moqueuse, gouailleuse, sarcastique, une voix qui se transforme, qui change de timbre, qui imite d'autres voix et qui évoque des types connus, qui fait vivre devant vous les personnages dont on parle. (*Le Parti National*, 6 mai 1888)

À sa mort, Paul Roche, journaliste au *Gaulois*, écrit : « Daudet était avant tout un charmeur, non seulement comme écrivain mais comme causeur. Personne n'a su causer avec plus de grâce ni plus d'abandon » (1).

Art de l'instant et de l'improvisation, la causerie est fragile par nature et l'on conçoit la frustration exprimée par les contemporains de Daudet à ne pas en garder la trace, même si les interviewers ont tenté de la sténographier. Lucien Descaves se félicite que le *Journal* de Goncourt constitue un témoignage précieux sur l'époque, agissant comme « un cordial pour notre mémoire » (*L'Écho* 1), et la sténographie des fabuleuses improvisations des jeudis de la rue de Bellechasse et des dimanches d'Auteuil.

Goncourt est un grand amateur de conversation, un art de salon au XVIII^e siècle qu'il juge menacé par la civilisation moderne. Ouvrant son Grenier pour ressusciter les dimanches de Flaubert, il évalue les talents des causeurs qu'il reçoit et apprécie. Pour lui, Daudet les surpasse tous et joue le rôle

de chef d'orchestre : « Daudet est le boute-en-train, l'amuseur, le causeur *commediante*, le bruit, le mouvement, l'esprit bouffon des dimanches du *Grenier* » (Goncourt III, 34 ; 1^{er} mai 1887). Le témoignage de Goncourt est irremplaçable et les jugements du *Journal* convergent pour construire l'image de Daudet causeur parfait. Il a le don de l'improvisation, « un tempérament d'improvisateur » (Goncourt II, 580 ; 5 juin 1874), « une conversation d'improvisateur » (Goncourt II, 783 ; 17 juillet 1878) ; il est comédien et même mime ; ses propos se teintent de blague, de remarques drolatiques et de poésie funambulesque. Mais, précise Goncourt, les assises de sa conversation sont solides : « un très délicat observateur capable de faire une pareille *devinaille* » (III, 11 ; 6 février 1887), un « feuilleteur d'humanité » (III, 828 ; 21 mai 1893) dont le regard de myope est comparé à un « objectif sous lequel on est observé ».

LE ROI DES CONTEURS

Daudet est l'auteur de nombreux contes et nouvelles – célèbres – pour la plupart antérieurs à 1875 mais qui ont toujours été à la disposition des lecteurs. Par ailleurs, en 1884, a été édité par Hetzel un volume de *Contes choisis*.

Pourtant cette année-là, Daudet est pour ses lecteurs – avant tout – un romancier ; il vient de remporter un immense succès avec *Sapho*. Et si on lui reconnaît d'exceller dans les genres brefs, il va de soi que c'est un « petit genre »... Ce jugement péjoratif s'explique par la pratique de la chronique journalistique imposée à des écrivains désargentés. Elle est le genre des débutants, ce qui implique qu'il faut y déployer de grands talents pour percer. Zola félicitera Daudet d'avoir su « grandir » en accédant au roman dans *Les Romanciers naturalistes* (255-331). Ernest dans une conférence dira que son frère rêvait d'écrire un roman et considérait les contes et nouvelles comme les gammes d'un pianiste. Lui-même dans *Notes sur la vie* semble parfois s'excuser : « Je conçois grand, je rends gracieux ; un aigle entre dans ma cervelle, puis, frrrt... il en sort trois colibris » (Daudet, *Notes* 8).

Il n'est pas vraiment pertinent de dissocier trop fortement conte, nouvelle et chronique. La chronique comme le conte suppose la brièveté, liée à l'espace que dessinent les colonnes du journal. Il faut donc y faire preuve de concentration. Si le conte est un genre oral, il est aisé de voir quelques analogies avec la chronique. En effet, comme le conteur, le chroniqueur doit établir un dialogue avec son lecteur : c'est un individu qui fait part à un autre individu

de ses émotions, de ses réflexions ou lui raconte une histoire. Le genre suppose donc la création d'un personnage de narrateur ; souvent la première personne domine et l'identification entre l'auteur et le narrateur est fréquente. Daudet excelle dans la création de personnage/conteur ; dans les *Lettres de mon moulin* le narrateur lui ressemble et oscille sans cesse entre réalité et invention.

Le conte a vocation à mettre en scène des personnages ; Daudet les figure en quelques traits simplifiés parfois jusqu'à la caricature. Ils sont croqués dans une attitude, une passion : l'amour du petit fils pour « Les Vieux », l'amour impossible dans « L'Arlésienne » et qui conduit à la mort. L'action s'inscrit dans le temps et l'espace, la durée est théâtralisée : ainsi dans « La Dernière Classe » les repères spatiaux-temporels sont précis et chargés de sens ; dans « La Mule du Pape » les sept années d'attente introduisent un suspens, ressort classique du conte. L'œuvre de Daudet est d'une extrême variété de sujets, de tons : il passe de la chronique d'impressions qui s'apparente à la description poétique à des contes qui ont l'allure de récits parlés, parsemés d'interjections et d'exclamations, de tournures familières empruntées au français du Midi ou à l'argot. Ces contes sont marqués par la fragmentation et la diversité, mais le narrateur ne lâche jamais le fil et c'est la présence de ce personnage de conteur qui assure l'unité du conte.

Le succès de Daudet tient à ce qu'il a porté son art de conteur à un point de perfection et c'est en cela qu'il fait œuvre de poète et non de journaliste. C'est ce que soulignent les critiques de son temps. Anatole France écrit :

La poésie du style est une des qualités éclatantes de M. Daudet : nulle part, elle n'est plus riche que dans ses contes, et nulle part, en même temps, la langue de l'écrivain n'est plus parfaite, sans qu'il ait eu besoin pour atteindre cette beauté classique d'imposer aucun sacrifice à son imagination. (*Le Temps*, 2 novembre 1882)

Paul Bourget souligne ses qualités de styliste : « Seul des prosateurs contemporains [...] il possède le don délicieux de la mélodie. Ses phrases cadencées et chantantes ont gardé un tintement de cristal, une douce et fine variation de flûte » (Daudet, *Lettres* 206).

UN POÈTE DE L'AMOUR

Les règles du jeu du *Nouveau Décaméron* imposent un thème par journée ; c'est un art d'aimer que déclinent les dix volumes.

Daudet figure donc très légitimement dans le premier volume « Le Temps d'aimer ». Il a commencé sa carrière littéraire dans les Salons où il récitait des vers de son premier recueil *Les Amoureuses*. L'un de ses poèmes « Les Prunes » est même devenu une sorte de scie sous le Second Empire. Ce souvenir s'attache à lui – même en 1884 –, si bien que la reine de la première journée le présente en ces termes qui siéaient à un acteur romantique : « *Et le poète de tant de beaux romans, secouant ses cheveux noirs, commença d'une voix sonore et douce comme un chant* » (*Le Nouveau Décaméron* I, 105).

La reine de la deuxième journée « Dans l'atelier », le proclame « le roi des conteurs d'aujourd'hui, causant et souriant dans un groupe assez nombreux » et complète sa présentation par un extrait d'un célèbre portrait en phrase de Théodore de Banville :

« *Sa tête jolie, très fine, est couverte d'un flot de cheveux d'ébène qui descendent sur les épaules, se mêlant à la barbe frisée dont il roule souvent les pointes aigües. L'œil largement fendu, mais peu ouvert, laisse passer un regard noir comme de l'encre, vague quelquefois par suite d'une myopie excessive. Il a le geste vif, l'allure mobile, tous les signes d'un fils du Midi* ». (*Le Nouveau Décaméron* II, 5)

Daudet, auréolé par le succès de son roman d'amour *Sapho*, reçoit un hommage plus net encore dans le deuxième volume intitulé « Dans l'atelier ». En effet, la reine du jour arbore le costume de japonaise portée par l'héroïne du roman à un bal d'atelier et adopte le pseudonyme de Sapho ; elle choisit pour roi Alphonse Daudet.

Les deux contes retenus pour le *Nouveau Décaméron* ont, tous les deux, été publiés dans la presse. « Un veuvage de tourterelle » a connu trois publications : *L'Événement* du 5 août 1872 ; *Le Globe* du 1^{er} novembre 1880, le recueil collectif *Étrennes aux Dames* chez Charavay en 1884. Le *Nouveau Décaméron* reprend le texte de *L'Événement* ; une seule variante, l'amie, désignée sous le nom de Mme B*, est appelée Madame Ancelin, un patronyme que Daudet utilisera dans *L'Immortel* pour un personnage secondaire.

Le sujet d'« Un veuvage de tourterelle » a très tôt occupé l'imagination de Daudet. On le trouve dans le carnet *Barbarin de Tarascon* – qui contient les éléments préparatoires à *Tartarin de Tarascon*, soit autour de 1869. L'origine de la nouvelle est inspirée par le deuil de la duchesse de Morny. À la mort de son mari, la duchesse s'enferme dans un « deuil exagéré », « cheveux coupés, canne et chapeau dans l'antichambre. Les 2 couverts. »

Daudet invente très tôt le personnage de l'amie qui communique les « trahisons » du mari pour sortir la veuve de son deuil. Il imagine aussi que le remariage constitue une vengeance posthume et le qualifie « un veuvage de tourterelle ».

Vers 1871, parmi des notes prises en vue de *Souvenirs d'un page du second Empire*, Daudet évoque la mort de Morny et reprend l'expression comme titre, dans la marge : « un veuvage de tourterelle ».

Fin 1871 ou tout début 1872, il écrit dans le *Carnet des Contes du lundi* : « Il y aurait une jolie comédie à faire : Le veuvage. » Il imagine le dispositif qui sera retenu : le jeune homme amoureux de la veuve, les lettres qui sont un « mensonge » de l'amie : « Avant le mariage. Dates effacées !... » L'amoureux ignore le stratagème. Tout se découvre : « j'ai fait votre bonheur ». Le carnet ne prévoit pas la conclusion tragique.

Daudet développe son canevas en utilisant tous les éléments que le conteur maintiendra dans la version de 1872 du conte.

Après l'échec de *L'Arlésienne*, en octobre 1872, l'écrivain envisage une pièce sur le veuvage, où il utiliserait le canevas du conte. Cependant, Meilhac et Halévy préparent une comédie sur ce sujet, Daudet renonce. Mais dans sa chronique au *Journal Officiel* le 5 novembre 1874, il se plaint d'un traitement trop superficiel : « Nous reprochons seulement aux auteurs d'avoir manqué d'ambition, de s'être contentés de peindre un dessin d'éventail au lieu de nous faire un bon tableau de couleurs persistantes et durables. Ah ! s'ils avaient voulu, s'ils avaient osé, le cadre était si beau ! » (*Chroniques*).

Le sujet lui tenait à cœur, il le reprend dans *L'Immortel* en 1888 mais, cette fois, il est traité avec une ironie grinçante : veuvage sans vrai amour, remariage négocié, prétendant intéressé.

« La Bohème en famille » a paru au *Bien Public* le 26 août 1873. Elle a été recueillie dans *Femmes d'artistes* (1874). Dans la préface, Daudet développe un paradoxe : le peintre – pourtant un homme marié et heureux – explique à son ami que l'artiste ne doit pas se marier. Toutes les nouvelles du recueil illustrent les divers inconvénients, bénins ou catastrophiques, du mariage.

Celle qui est retenue dans le *Nouveau Décaméron*, « La Bohème en famille », est une juxtaposition de sketches de la vie quotidienne dans la famille du sculpteur Simaise. La mère – un modèle épousé par amour – néglige ses devoirs de femme au foyer et d'éducatrice et se balance dans un hamac tout le jour. Le père – sans fortune – a dû, pour nourrir ses filles et sa femme, renoncer à l'originalité de son art. Tout va à vau l'eau : « C'est la vie

de bohème en famille, une vie d'imprévus, de surprises... » (Daudet, *Femmes* 41), c'est la presque misère mais cela n'altère pas une impression de gaieté : « Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans tout Paris un intérieur plus bizarre et plus gai que celui du sculpteur Simaise. La vie dans cette maison-là est une fête perpétuelle » (40).

Le conte propose des croquis de coins d'ateliers, fait entendre des bribes de conversation. La version du *Nouveau Décaméron* insère quelques ajouts : « As-tu vu mon dé ?... Marthe, Eva, Geneviève, Madeleine, qui est-ce qui a vu mon dé ? » (Daudet, « La Bohème en famille » 10) ou « Papa, j'ai besoin d'un chapeau... Papa, il me faut une robe. » (12) et de menus détails de la vie des jeunes filles qui donnent un caractère oral plus marqué.

Les quatre filles sont gaies et séduisantes, « très jolies mais très encombrantes » (12) ; elles tourbillonnent « parlant haut, riant fort, ayant toutes cet air un peu garçon particulier aux filles d'artistes, des gestes d'atelier, un aplomb de rapin, et s'entendant comme personne à éconduire un créancier ou à savonner un fournisseur assez insolent pour présenter sa note en temps inopportun. » (12). Coquettes et pimpantes, elles ont beaucoup de succès dans le monde mais... « Malgré tout elles ne se marient pas. Jamais aucun admirateur n'a pu résister au spectacle de cet intérieur singulier » (13). Une scène de comédie clôt le conte. Pendant la Commune, la famille a fui et trouvé refuge dans une petite ville de Normandie où elle n'est pas connue. L'un des enragés valseurs, un avoué, semble sur le point de franchir le pas mais le narrateur nous fait entendre ses réflexions intérieures au rythme de la danse : « Cette famille Simaise est charmante... tra la la... la la la ... mais ils ont beau me presser ... la la la... la la lalère... je ne conclurai rien avant que les portes de Paris ne soient rouvertes... tra la la ... et que j'aie pu prendre mes renseignements... la la la... » (15). Conclusion cruelle conforme à une morale bourgeoise qui s'exprime sur le mode cocasse.

Les choix de « Un veuvage de tourterelle » et de « La Bohème en famille » sont parfaitement adaptés au thème de chaque journée. « Un veuvage de tourterelle » présente des variations sur le temps d'aimer et délivre un message ambigu : la veuve est-elle dans le vrai ? La conspiration de son amie est-elle odieuse ou justifiée par un *carpe diem* qui place le bonheur au premier rang ? Ce remariage par vengeance atteste de la permanence de l'amour, mais d'une manière assez négative puisqu'il détruit le nouveau couple.

« La Bohème en famille » pose de façon légère une question qui agite les esprits alors que les artistes s'embourgeoisent. Ce motif est omniprésent dans l'œuvre de Daudet, un Bohème assagi qui ne renie pas les séductions

et les valeurs de la Bohème. Dans *Le Nabab*, écrit deux ans plus tard, Félicia Ruys, fille d'un modèle de son père, et sculptrice elle-même se verra rejetée à la Bohème et le vivra de façon douloureuse :

Puis son rêve par terre en mille miettes, elle se mit à le piétiner furieusement... Après tout il avait bien raison de lui préférer cette petite Aline. Est-ce qu'un honnête homme oserait jamais épouser Melle Ruys ? Elle, un foyer, une famille allons donc ! ... Tu es fille de catin ma chère ; il faut que tu sois catin si tu dois être quelque chose... (Daudet, *Nabab* 682)

Les tensions entre l'amour conjugal et le vagabondage sexuel sous-tendent le débat : quelle muse pour l'artiste moderne ? Le célibat conforte l'image d'un homme libre dans ses mœurs, une liberté qu'il paie parfois de la misère, dans la tradition de la représentation de la Bohème, fixée par Mürger. Peu à peu, cette posture romantique sera battue en brèche par la figure de l'artiste marié, plus créateur encore dans la quiétude de son intérieur. Ces thèmes sont ceux que met en fiction *Sapho* qui vient de paraître en 1884, en parfaite adéquation avec la deuxième journée du *Nouveau Décaméron*.

Les deux contes de Daudet, dans une tonalité douce-amère, mi-bouffonne, mi-sérieuse, mettent en scène l'éternel conflit entre Eros et Thanatos, entre le désir et le respect des normes sociales.

BIBLIOGRAPHIE

- Banville, Théodore de. *Camées parisiens*. Paris, R. Pinebourde, [1866-]1873.
- Daudet, Alphonse. *Les Amoureuses*. Paris, J. Tardieu, 1858.
- Daudet, Alphonse. « La Bohème en famille ». *Le Nouveau Décaméron. Deuxième Journée, « Dans l'atelier »*. Paris, E. Dentu Éditeur, 1884, pp. 8-16.
- Daudet, Alphonse. *Chroniques dramatiques*, texte établi, présenté et annoté par Anne-Simone Dufief avec index et dictionnaires des auteurs et des comédiens, Honoré Champion, 2006. Coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », n° 91.
- Daudet, Alphonse. *Femmes d'artistes* [1874]. Édition de la Librairie de France, O.C.N.V., t. IV, 1930.
- Daudet, Alphonse. *L'Immortel : mœurs parisiennes*. Paris, A. Lemerre, 1889.
- Daudet, Alphonse. *Lettres de mon moulin*. Édition de la Librairie de France, O.C.N.V., t. III, 1930.
- Daudet, Alphonse. *Le Nabab : mœurs parisiennes* [1877]. *Œuvres*, édition de Roger Ripoll, Gallimard, 1990. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II.
- Daudet, Alphonse. *Notes sur la vie*. Édition de la Librairie de France, O.C.N.V., t. XVI, 1929.
- Daudet, Alphonse. *Œuvres*. Paris, Lemerre, 1879-1891.
- Daudet, Alphonse. « Un veuvage de tourterelle ». *Le Nouveau Décaméron. Première journée, « Le Temps d'aimer »*. Paris, E. Dentu Éditeur, 1884, pp. 106-112.

- Descaves, Lucien. « Souvenirs ». *L'Écho de Paris*, 19 décembre 1897, p. 1.
- Dufief, Anne-Simone, et al. *Dictionnaire Alphonse Daudet*. Honoré Champion, 2019. Coll. « Dictionnaires & Références », 52.
- Étrennes aux Dames*. Paris, Charavay frères, 1881-1885.
- Goncourt, Edmond de. *Journal. Mémoires de la vie littéraire*. Robert Laffont, 1989. Coll. « Bouquins », 3 vol.
- Mendès, Catulle. *La Légende du Parnasse contemporain*. Bruxelles, A. Brancart, 1884.
- Le Nouveau Décaméron*. Paris, E. Dentu Éditeur, 1884-1887, 10 vol.
- Roche, Paul. « Mort d'Alphonse Daudet ». *Le Gaulois*, 17 décembre 1897, pp. 1-2.
- Zola, Émile. *Les Romanciers naturalistes*. Paris, Charpentier, 1881.

DAUDET, L'ART DU CONTE ET LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

Résumé

Cet article se propose d'étudier la présence d'Alphonse Daudet dans *Le Nouveau Décaméron*. En 1884, le choix de Daudet, un écrivain médiatique situé au carrefour des écoles littéraires, s'impose à Catulle Mendès. En effet, bien que devenu romancier, l'auteur des *Lettres de mon moulin* est un conteur et un causeur charmeur, ce qui s'accorde en tout point à l'esprit du *Nouveau Décaméron*. Daudet devient roi de la deuxième journée, avec Sapho comme reine. Son art du conte, sa maîtrise des formes brèves, son style, entrent en résonance avec ses talents de causeur. Mais il est surtout, et les deux textes retenus – « Un veuvage de tourterelle » et « La Bohème en famille » – le démontrent, un poète de l'amour. Si brèves qu'elles soient, les nouvelles illustrent avec profondeur et humour le conflit entre Eros et Thanatos, entre la vie de bohème et la vie bourgeoise.

Mots-clés : Daudet ; *Le Nouveau Décaméron* ; causeur ; conteur ; poète de l'amour.

DAUDET, SZTUKA OPOWIADANIA I LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

Streszczenie

Niniejszy artykuł analizuje problem obecności Alphonse'a Daudeta w *Le Nouveau Décaméron*. Jego wybór na uczestnika projektu w 1884 r. jako pisarza powszechnie znanego, którego twórczość sytuuje się na styku szkół literackich, był dla Catulle'a Mendès'a całkowicie naturalny. Autor powieści *Lettres de mon moulin* był przecież również doskonałym twórcą opowiadań oraz urzekającym gawędziarzem, co wpisywało się doskonale w charakter *Le Nouveau Décaméron*. Daudet został królem drugiego dnia, z Sapho jako królową. Sztuka opowiadania, świetne opanowanie krótkiej formy oraz własny styl stanowią doskonałe odzwierciedlenie jego talentu gawędziarza. Daudet jest jednak przede wszystkim poetą miłości, o czym świadczą oba analizowane utwory: *Un veuvage de tourterelle* oraz *La Bohème en famille*. Mimo niewielkich rozmiarów oddają one wnikliwie i z humorem konflikt między Erosem i Tanatosem, życiem bohemym i życiem mieszczańskim.

Słowa kluczowe: Daudet; *Le Nouveau Décaméron*; gawędziarz; autor opowiadań; poeta miłości.

DAUDET, THE ART OF THE SHORT STORY
AND *LE NOUVEAU DÉCAMÉRON*

Summary

This article studies the presence of Alphonse Daudet in *Le Nouveau Décameron*. In 1884, the selection of Daudet, a universally-known writer located at the crossroads of literary schools, was a natural choice for Catulle Mendès. Indeed, although he became a novelist, the author of *Lettres de mon moulin* is a storyteller and charming raconteur, which is, in every way, in accordance with the spirit of *Le Nouveau Décameron*. Daudet becomes king of the second day, with Sapho as queen. His art of storytelling, his mastery of short forms, and his style resonate with his talents as a raconteur. But he is, above all – and the two texts (“Un veuvage de tourterelle” and “La Bohème en famille”) demonstrate this – a poet of love. As brief as they are, the short stories illustrate with depth and humour the conflict between Eros and Thanatos, between the bohemian and the bourgeois life.

Keywords: Daudet; *Le Nouveau Décameron*; raconteur; storyteller; poet of love.